

# John Keats

## Marginalia

### sur le *Paradis perdu* de Milton

traduit par Robert Davreu

L'exemplaire annoté par Keats du *Paradis perdu* de Milton se trouve à présent au Hampstead Museum. La traduction ici proposée a été effectuée à partir du texte de l'édition de John Barnard (*John Keats, The Complete Poems*, Penguin Books, second édition, 1976, Appendix 4, pp.517-524). Les passages de Milton soulignés par Keats sont reproduits en italiques. J'ai adopté la traduction de Chateaubriand<sup>1</sup> chaque fois qu'il était possible de le faire, en l'adaptant lorsque cela m'a paru nécessaire en fonction des remarques de Keats, et en donnant le texte anglais là où ces mêmes remarques l'exigeaient en raison de leur nature.

Ces *marginalia*, inédites à ce jour en traduction française, éclairent de façon singulière les raisons de l'admiration presque sans faille de Keats pour Milton : une admiration dont les lettres du poète témoignent à maintes et maintes reprises, en dépit de quelques réserves apparues, si l'on ose dire, sur le tard<sup>2</sup>.

R. D.

#### 1. SUR LE POÈTE ET LE POÈME

Le Génie de Milton, eu égard, plus particulièrement, à l'immensité de son envergure, le disposait, par une sorte de droit de naissance, à un « argument » tel que le paradis perdu : il avait une passion exquise pour ce qui est proprement, au sens de la facilité et du plaisir, le Luxe poétique ; et de cela il me paraît qu'il se serait volontiers contenté, s'il avait pu, ce faisant, préserver son amour-propre et son impression du devoir accompli ; mais œuvrait pour ainsi dire en lui cette même sorte de chose qui agit dans le vaste monde en vue de l'accomplissement d'une Prophétie : c'est pourquoi il se consacra davantage aux Ardeurs qu'aux plaisirs du Chant, se consacrant de temps à autre de coupes de vin vieux ; et ce sont là, à quelques

---

1. John Milton, *Le Paradis perdu*, traduit et présenté par Chateaubriand, Édition bilingue. Précédé de l'*Essai sur la littérature anglaise* (chapitre sur Milton) par Chateaubriand. Introduction et notes de Claude Mouchard. Belin, 1990.

2. Cf. Lettre du 17 au 27 septembre 1819 à Georges et Georgiana : « *Le Paradis perdu* bien qu'il soit en lui-même si beau est une corruption de notre langue – il devrait, tel qu'il est, rester unique – une curiosité, une belle et grandiose Curiosité. (...) Ce n'est que récemment que je me suis mis sur mes gardes vis-à-vis de Milton. » (*Lettres*, trad. R. Davreu, Belin 1993, pp. 384-385).

exceptions près, les plus beaux passages du Poème. A quelques exceptions près – car l'esprit d'élévation et d'aventure ne saurait être infructueux ou non récompensé : s'il n'avait point transpercé les nuages qui enveloppent de manière si délicieuse les champs Élyséens du Vers, et ne s'était voué à l'Extrême, nous n'aurions jamais vu Satan ainsi décrit :

« But his face  
Deep Scars of thunder had entrench'd, etc. »  
(Mais son visage est labouré des profondes cicatrices de la foudre, etc.)

## 2. SUR « L'ARGUMENT »

Il y a une grandeur que le *Paradis perdu* possède plus que tout autre poème – l'Ampleur de *Contraste*, et cela est adouci par le fait que le contraste est dans une certaine mesure non grotesque. Le Ciel se meut d'un bout à l'autre comme de la musique. L'Enfer aussi est peuplé d'anges ; il se meut aussi comme de la musique, non pas grinçante et aigre, mais à la manière d'un grandiose accompagnement de fond au Ciel.

## 3. SUR L'OUVERTURE

Il y a toujours un grand charme dans les ouvertures des grands Poèmes, plus particulièrement là où l'action commence – celle de l'Enfer de Dante. De Hamlet, le premier pas doit être héroïque et plein de puissance ; et rien ne saurait être plus impressionnant et ombreux que le commencement de l'action ici – « Round he throws his baleful eyes – » (Il promène autour de lui des yeux funestes).

## 4. LIVRE I, v. 53-75.

« Mais sa sentence le réservait encore à plus de colère, car la double pensée de la félicité perdue et d'un mal présent à jamais, le tourmente. *Il promène autour de lui des yeux funestes*, où se peignent une douleur démesurée et la consternation, mêlées à l'orgueil endurci et à l'inébranlable haine.

*D'un seul coup d'œil et aussi loin que perce le regard des anges, il voit le lieu triste, dévasté et désert : ce donjon horrible, arrondi de toutes parts, comme une grande fournaise flamboyait. De ces flammes point de lumière ! mais des ténèbres visibles servent seulement à découvrir des vues de malheur ; régions de chagrin, obscurité plaintive, où la paix, où le repos, ne peuvent jamais habiter, l'espérance jamais venir, elle qui vient à tous ! mais là des supplices sans fin, là un déluge de feu, nourri d'un soufre qui brûle sans se consumer. Tel est le lieu que l'éternelle justice prépara pour ces rebelles ; ici elle ordonna leur prison dans les ténèbres extérieures ; elle leur fit cette part trois fois aussi éloignée de Dieu et de la lumière du ciel, que le centre de la création l'est du pôle le plus élevé. Oh ! combien cette demeure ressemble peu à celle d'où ils tombèrent ! »*

L'une des semi-spéculations les plus mystérieuses est, supposerait-on, celle d'un Esprit imaginant à l'intérieur d'un autre. Les choses peuvent être décrites par le moi à plusieurs facettes d'un Homme de façon à former un grand tout à l'excès duquel cet Homme lui-même aurait peine à donner forme. Il est rare qu'un Poète parvienne à ce que justice soit rendue à son imagination – car les hommes diffèrent autant dans leurs représentations des ombres matérielles que sur les questions de compréhension spirituelle : il n'est guère possible de se faire une idée de la façon dont la Cécité de Milton aurait pu ici contribuer à l'ampleur de ses conceptions comme une chauve-souris dans un vaste caveau gothique.

#### 5. LIVRE I, v. 318-321.

« ... or have ye chosen this place  
After the toil of battle to repose  
Your wearied virtue, for the case you find  
*To slumber here, as in the vales of Heaven?* »  
(...ou avez-vous choisi ce lieu après les fatigues de la bataille, pour reposer votre valeur lassée, pour la douceur que vous trouvez à dormir ici, comme dans les vallées du ciel?)

Il y a un plaisir calme dans la sonorité même de «*vale*». Le mot anglais est de la plus heureuse venue. Milton a mis des vallées dans le ciel et l'enfer avec la tendresse la plus absolue et le désir ardent d'un grand Poète. C'est une sorte d'Abstraction delphique – une chose belle rendue plus belle encore d'être reflétée et placée dans une Brume. La mention suivante de «*Vale*» est l'une des plus pathétiques dans la Poésie tout entière.

« Others, more mild,  
Retreated in a silent Valley etc. »  
(D'autres esprits plus tranquilles, retirés dans une vallée silencieuse etc.)  
(II, v. 546-547)

Combien du charme réside dans cette Vallée! –

#### 6. LIVRE I, v. 527-567.

« ...mais bientôt reprenant son orgueil accoutumé, avec de hautes paroles qui avaient l'apparence, non la réalité de la dignité, il ranime doucement leur défaillant courage et dissipe leur crainte.

Alors sur-le-champ il ordonne qu'au bruit guerrier des clairons et des trompettes retentissantes, son puissant étendard soit levé. Cet orgueilleux honneur est réclamé comme un droit par Azazel, grand chérubin ; il déferle de l'hast brillant l'enseigne impériale, qui haute et pleinement avancée brille comme un météore s'écoulant dans le vent : les perles et le riche éclat de l'or y blasonnaient les armes et les trophées séraphiques. Pendant tout ce temps l'airain sonore souffle des sons belliqueux, auxquels l'universelle armée renvoie un cri qui

déchire la concavité de l'enfer, et épouvante au-delà, l'empire du Chaos et de la vieille Nuit. En un moment, à travers les ténèbres sont vues dix mille bannières qui s'élèvent dans l'air avec des couleurs orientales ondoyantes. Avec ces bannières se dresse une forêt énorme de lances ; et les casques pressés apparaissent, et les boucliers se serrent dans une épaisse ligne d'une profondeur incommensurable. Bientôt les guerriers se meuvent en phalange parfaite, au mode dorien des flûtes et des suaves hautbois : un tel mode élevait à la hauteur du plus noble calme les héros antiques, s'armant pour le combat ; au lieu de la fureur, il inspirait une valeur réglée, ferme, incapable d'être entraînée par la crainte de la mort, à la fuite ou à une retraite honteuse. Cette harmonie ne manque pas de pouvoir pour tempérer et apaiser, avec des accords religieux, les pensées troublées, pour chasser l'angoisse, et le doute, et la frayeur, et le chagrin, et la peine des esprits mortels.

Ainsi respirant la force unie, avec un dessein fixé, marchaient en silence les anges déchus, au son du doux pipeau qui charmaient leurs pas douloureux sur le sol brûlant ; et alors avancés en vue, ils s'arrêtent ; horrible front d'effroyable longueur, étincelant d'armes, à la ressemblance des guerriers de jadis, rangés sous le bouclier et la lance, attendant l'ordre que leur puissant général avait à leur imposer. »

La lumière et l'ombre – cette sorte d'éclat noir – ce scintillement adamantin d'ébène – l'Immortalité éthiopienne – le chagrin, la peine, la Mélodie douce-amère – les P(h)alanges d'Esprits abattus au point de « se hausser au-delà l'espoir » – le bref adoucissement du Malheur – les mille Mélancolies et Magnificences de cette Page – ne laissent place à aucun autre commentaire que « *c'est ainsi* ».

## 7. LIVRE I, v. 591-599.

« ... sa forme n'avait pas encore perdu toute sa splendeur originelle ; il ne paraissait rien moins qu'un archange tombé, un excès de gloire obscurcie : comme lorsque le soleil nouvellement levé, tondu de ses rayons, regarde à travers l'air horizontal et brumeux ; ou tel que cet astre derrière la lune, dans une sombre éclipse, répand un crépuscule funeste sur la moitié des peuples, et par la peur du changement tourmente les monarques. »

Quelle indignation noble et concentrée contre les Rois, « *et par la peur du changement tourmente les Monarques* » etc. Son souhait même aurait dû avoir le pouvoir de renverser de son fichu trône cet animal débile de Charles. « Les jours funestes » étaient venus pour lui ; il portait un puissant coup mental au nouveau Système des choses ; cet effort a dû avoir ou doit encore avoir des suites.

## 8. LIVRE I, v. 710-730.

« Soudain un immense édifice s'éleva de la terre, comme une exhalaison, au son d'une symphonie charmante et de douces voix : édifice bâti ainsi qu'un temple, où tout autour étaient placés des pilastres et des colonnes doriques surchargés d'une architrave d'or : il n'y manquait ni corniches, ni frises avec des reliefs gravés en bosse. Le plafond était d'or ciselé. Ni Babylone, ni Memphis, dans toute leur gloire, n'égalèrent une pareille magnificence pour enchâsser Bêlus

ou Sérapis, leurs dieux, ou pour introniser leurs rois, lorsque l'Égypte et l'Assyrie rivalisaient de luxe et de richesses.

La masse ascendante arrêta fixe sa majestueuse hauteur : et sur-le-champ les portes, ouvrant les battants de bronze, découvrent au large en dedans ses amples espaces sur un pavé nivelé et poli : sous l'arc de la voûte pendent, par une subtile magie, plusieurs files de lampes étoilées et d'éincelants falots qui, nourris de naphte, d'asphalte, émanent la lumière comme un firmament. »

Qu'est-ce qui crée le plaisir intense de ne pas savoir ? Un sentiment d'indépendance, de puissance, issu du pouvoir qu'a l'imagination de créer un monde à elle grâce au sens des probabilités. Nous avons lu les Mille-et-une nuits et oui dire qu'il existait des milliers de Romans perdus de ce genre – nous imaginons à leur suite – mais ni leurs réalités si nous les avons, ni nos chimères dans toute leur puissance ne sauraient surpasser ce Pandemonium –

« sur-le-champ les portes ouvrant » etc.

« s'éleva comme une exhalaison » –

## 9. LIVRE II, v. 546-561.

« ... D'autres esprits plus tranquilles, retirés dans une vallée silencieuse, chantent sur des harpes, avec des sons angéliques, leurs propres héroïques combats et le malheur de leur chute par la sentence des batailles ; ils se plaignaient de ce que le destin soumet le courage indépendant à la force ou à la fortune. Leur concert était en parties, mais l'harmonie (pouvait-elle opérer un moindre effet, quand des esprits immortels chantent ?) l'harmonie suspendait l'enfer, et tenait dans le ravissement la foule pressée. En discours plus doux encore (car l'éloquence charme l'âme, la musique, les sens), d'autres assis à l'écart sur une montagne solitaire s'entretenaient de pensées plus élevées, raisonnent hautement sur la Providence, la prescience, la volonté et le destin : destin fixé, volonté libre, prescience absolue ; ils ne trouvent point d'issue, perdus qu'ils sont dans ces tortueux labyrinthes. »

Milton est divin dans le pathétique sublime. Dans les Démons, les Anges déchus et les Monstres les délicatesses de la passion, vivant dans et de leur immortalité, sont d'une nature on ne peut plus apaisante et dissolvante. Cela est porté ici à son point culminant – « D'autres esprits plus tranquilles » – rien ne saurait exprimer la sensation que l'on éprouve à : « *Their song was partial* » (« Leur concert était en parties ») etc. Des exemples de cette nature sont au plus haut point divins chez d'autres poètes – chez Caliban : « *Sometimes a thousand twangling instruments* » (« parfois la vibration des cordes de mille instruments ») etc. Chez Théocrite, Polyphème – et dans l'Hymne d'Homère à Pan où Mercure est représenté emportant au ciel son « *vilain visage* ». Il y a de nombreux autres exemples chez Milton – où la progéniture de Satan est appelée sa « *fille chérie* », et où ce même Pêché, une femme, et douée d'un instinct féminin pour l'ostentatoire et le martial, souffre de crainte que la mort ne souille l'armure étincelante de celui-ci, « *ou (qu'il) se flatte vainement d'être invulnérable sous cette armure étincelante* ». Un autre

exemple se trouve dans : « *pensive je m'assis solitaire.* » Inutile de mentionner « *Des larmes telles qu'en versent les Anges.* »

10. LIVRE III, v.1, v. 51-59.

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel née la première.

\* \* \*

Brille d'autant plus intérieurement, ô céleste lumière,  
Que toutes les puissances de mon esprit  
En soit irradiée ! Implante-lui des yeux, loin de lui  
Disperse et purge toute brume, que je puisse voir et dire  
Des choses invisibles à l'œil mortel.

Déjà le Père tout-puissant, d'en haut,  
Du pur empyrée, où il siège  
Sur un trône plus haut que toute hauteur, abaissait son regard  
Pour contempler à la fois ses œuvres et leurs œuvres. »

L'agencement de ce Poème est Apollinien. Satan commence par « *promener autour de lui des yeux funestes* », puis il réveille ses légions, il consulte, il se lance dans son expédition – et juste au moment où il arrive au terme de celle-ci, nous voyons le Grand Dieu, et nos premiers parents, et ce même satan tous amenés à la vue – nous avons l'invocation à la lumière avant de nous hisser au ciel – nous respirons plus librement – nous sentons les grandes consolations de l'Auteur qui pleuvent dru sur lui au moment où il se lamente le plus – nous devenons mûrs pour la diversité – le sujet immédiat du Poème s'ouvre par une Perspective grandiose » sur tous ceux qui sont concernés.

11. LIVRE III, v. 135-137.

« Tandis que Dieu parlait, un parfum d'ambroisie remplissait  
Tout le ciel, et parmi les bienheureux Esprits élus  
Répandait le sentiment d'une nouvelle joie ineffable. »

L'Enfer est plus beau que cela.

12. LIVRE III, v. 487-489.

« A violent cross wind from either coast  
Blows them transverse, ten thousand leagues awry  
Into the devious air. »  
(« Soufflant de chaque côte un violent vent de travers  
Les jette à dix mille lieues à la renverse  
Dans les tourbillons sournois de l'air »)

Ce passage est, dans sa sonorité, ineffablement expressif de ce qu'il décrit.

13. LIVRE III, v. 606-617.

« Quelle merveille y a-t-il donc si ces champs, si ces régions  
*Exhalent un élixir pur, si les rivières roulent*  
*L'or potable, quand par la vertu d'un seul toucher*  
*Le Soleil alchimiste, tant éloigné de nous,*  
Produit, mêlées aux humeurs terrestres,  
Ici-bas dans l'obscur, tant de choses précieuses  
Aux couleurs si vives et d'un effet si rare ?  
Ici le Démon rencontre de nouveaux sujets à admirer  
Sans être ébloui, son œil commande au loin  
Car la vue ne rencontre ici pas d'obstacle, ni d'ombre,  
Mais tout est soleil, *comme quand à midi ses rayons*  
*Culmine depuis l'Équateur,...* »

Un œil de l'Esprit.

14. LIVRE IV, v. 1-5.

« *Oh ! que ne retentit-elle cette voix admonitrice*  
*Dont au Ciel fut frappé celui qui vit l'Apocalypse,*  
*Quand le Dragon, mis dans une seconde déroute,*  
*Accourut furieux pour se venger sur les hommes,*  
« Malheur aux habitants de la terre ! »

Un ami à moi [probablement Benjamin Bailey] dit que ce livre contient la plus belle ouverture de toutes – l'instant est gigantesquement critique – la cire est fondue, le sceau est prêt à être appliqué – et Milton s'exclame, « *O for that warning voice,* » etc. Il y a, en outre, une occasion offerte à la manifestation d'une magnifique Tendresse – l'occasion n'est pas perdue. Rien ne peut surpasser cela – Rien qui soit ainsi plus que delphique.

15. LIVRE IV, v. 268-272.

« *Ni la belle campagne*  
*D'Enna, où Proserpine cueillant des fleurs,*  
*Elle-même fleur plus belle, par le sombre Hadès*  
*Fut cueillie : de là, toute cette peine qu'il en coûta à Cérès*  
*A la chercher de par le monde ; »*

Il existe deux spécimens de beauté très extraordinaire dans *Le paradis perdu* ; ils sont d'une nature dont, pour autant que j'ai lu, je ne connais pas d'exemple ailleurs – ils sont entièrement distincts du pathétique bref de Dante – et on ne les trouvera pas même chez Shakespeare – Conformément à la grande prérogative de la poésie, ils se décrivent mieux en eux-mêmes

qu'au moyen d'un volume. L'une se trouve dans : « *de là, toute cette peine qu'il en coûta à Cérés* » ; l'autre est dans cette fin : « *Ni la muse ne peut défendre son fils* » [Livre V, v. 32-38, soulignés dans l'exemplaire de Keats] ; ils apparaissent comme exclusivement miltoniens, sans l'ombre portée d'un autre esprit, ancien ou moderne.

16. LIVRE 6, v. 58-59.

« *reluctant flames, the sign  
Of wrath awaked ;...* »  
(En flammes « retenues » [trad. Chateaubriand], « hésitantes » [trad. P. Messiaen], signal du réveil de la colère...)

« Reluctant », avec sa signification originelle et moderne combinées et tissées ensemble, avec toutes ses nuances de signification, a un effet puissant.

17. LIVRE VII, v. 420-423.

« Bientôt emplumés et prêts à voler  
Ils jaugent leurs plumes, et, prenant leur essor dans l'air sublime,  
*Dédaignent bruyamment la terre, sous un nuage  
En perspective.* »

Milton suit, en toutes circonstances, le fil de son imagination jusqu'à l'extrême – il « connaît son gibier, » il voit la Beauté sur l'aile, bondit dessus et s'en gorge pour produire la quintessence de ses vers. « Ainsi de la racine s'élançe plus légère la tige verte, » etc. (Livre V, v. 479-480). Mais en nulle circonstance cette sorte de persévérance ne se trouve mieux illustrée que dans ce qu'on pourrait appeler son *stationnement ou sa statuaire*. Il ne se satisfait pas d'une simple description, il lui faut stationner, – ainsi, ici, nous ne voyons pas seulement les Oiseaux « *dédaigner bruyamment le sol* », mais nous les voyons « *sous les nuages en perspective* ». De même nous voyons Adam « *Beau en vérité et grand – sous un platane* » – et de même nous voyons Satan « *défiguré – sur la montagne d'Assyrie.* » Ce dernier avec tous ce qui l'accompagne, et en gardant présente à l'esprit la Théorie des yeux de l'Esprit et la comparaison de Gallilée (sic), possède une ampleur dramatique et une solennité apte à et digne de frapper de stupeur au milieu du *Paradis perdu* –

18. LIVRE IX, v. 41-47.

« Pour moi, de ces choses  
Ni instruit, ni studieux, un sujet plus haut

Me reste, suffisant de lui-même pour élever  
Mon nom, à moins qu'un siècle trop tardif,  
Ou le froid climat, ou les ans, n'engourdisse  
Mon aile humiliée; ils le pourraient, si tout était de moi,  
Et non de la Divinité qui chaque nuit l'apporte à mon oreille. »

Shakespeare n'avait-il pas vécu ?

19. LIVRE IX, v. 179-191.

*« Il dit : à travers les buissons humides ou arides,  
Comme un brouillard noir et rampant, il poursuit  
Sa recherche de minuit, pour rencontrer au plus vite  
Le serpent; Il le trouva bientôt profondément endormi  
Roulé sur lui-même dans un labyrinthe de cercles,  
Sa tête au milieu, remplie de fines ruses.  
Non encore dans une ombre horrible ou un repaire effrayant,  
Non encore nuisible; sur l'herbe épaisse seulement,  
Sans crainte et non craint, il dormait : par sa bouche  
Entra le Démon et, de son instinct brutal,  
Dans la tête ou le cœur, prenant possession, lui inspira bientôt  
Des actes d'intelligence; mais son sommeil  
Il ne troubla, attendant enfermé l'approche du matin. »*

Satan qui est entré dans le Serpent, et qui a donné forme à son instinct brutal – cela pourrait sembler suffire – mais Milton poursuit « *mais son sommeil il ne troubla.* » De qui l'esprit ne souffre-t-il à l'évocation de l'étouffement et du confinement – de l'immobilité forcée – de l'« *attendant enfermé* » ? De qui la tête ne serait-elle pas prise de vertige à l'idée des spéculations pro-saisibles<sup>1</sup> de satan emprisonné dans le serpent – aucun passage de poésie ne saurait procurer une souffrance de suffocation plus grande.

---

1. Sic. L'adjectif serait une sorte de mot-valise formé du mélange de probable et de possible. (NdT).